

BULLETIN DE L'INSTITUT

POUR
L'ETUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

SOMMAIRE :

Article: Iorga: Premières relations entre la Roumanie et la Bulgarie.
Compte-rendus: Molmenti: Lepanto. — Cessi: Venise à Nauplie et Argos. —
Hennet de Goutel: Légation de France à Constantinople. — Hommage à
Rosetti. — Prothero: Politique allemande. — Andrieşescu: Époque de bronze.
Balş: Bogdan-Saraï. — Mateescu: Les Thraces. — Berechet: Épopée serbe. —
Péretz: Codes slaves. — Plastara: Nouvelle Dobroudja. — Creangă: Finances
roumaines. — Arnold: Roumanie. — Harden Church: Manifeste allemand. —
Rapports consulaires austro-hongrois sur la Roumanie. — Rudnycky: Ukraine.
— Munteanu: Souvenirs. — Copacius: Dobrogea. — Tulceaņu: Pacha de Ba-
badag. — Moşil: Numismatique de la Dobrogea. — Pamfile: Mythologie rou-
maine. — Păcală: Răşinari.
Chronique.

Premières relations entre la Roumanie et l'État bulgare (1878-1879).

Au moment où, sans déclaration de guerre, les troupes bulgares, soutenues par l'artillerie de leurs alliés allemands et la cavalerie des Turcs, ont surpris Turtucaia, massacrant les blessés et tuant de sang-froid les prisonniers roumains, il nous a paru intéressant de donner les contributions qui suivent à l'histoire de la politique constamment amicale poursuivie par la Roumanie, libératrice en 1877, envers l'État voisin fondé par le concours roumain aux journées décisives de Plevna, soixante ans auparavant.

I.

5/14 juillet 1878 (traduction).

Kogălniceanu, Ministre des Affaires Étrangères de Roumanie, demande des nouvelles „sur tous les désagréments que les habitants et le commerce roumain rencontreraient de la part des autorités bulgares... d'au-delà du Danube.“ Des marchands sont arrêtés; on leur confisque des quantités de poisson. „Lorsque les habitants d'Oitenița passent le fleuve, on leur extorque un franc par tête.“ Le passage des ouvriers agricoles de Turtucaia en Roumanie est interdit. „Les habitants d'Oitenița, qui précédemment passaient chaque jour à Turtucaia pour leur commerce, n'ont, aujourd'hui, plus le courage de passer, à cause des nombreuses chicanes dont ils sont l'objet.“ Des nouvelles de Craiova portent

que „les Roumains sont hors la loi“. On leur inflige des amendes arbitraires; une quantité d'esprit-de-vin a été incendiée. „On a imposé un droit de douane de 8 francs et demi sur le sel roumain.“ Des arrestations ont eu lieu. „Alors que de pareils faits sont perpétrés par les autorités... bulgares, chez nous, au contraire, le meilleur esprit prédomine dans nos relations avec eux. Les Bulgares n'ont pas hésité à montrer leur ingratitude envers les Roumains..., par différentes dénonciations pendant le temps même de la guerre.“ Ils défendent maintenant l'exportation de la chaux, de la pierre de bâtisse, du charbon, des fruits, des épices. Ils ne consentent pas à ce que les leurs passent le Danube pour la foire du jour de Saint Pierre et exigent un passeport de 6 roubles et demie même pour les femmes. Les Turcs ayant des caïques pour le transport des grains sont persécutés. Le commerce est soumis à des chicanes.

II.

Télégramme (traduction).

Ministre des Affaires Étrangères.

Nous vous faisons savoir que nous ne sommes pas contents de donner des soldats au drapeau bulgare et demandons instamment la protection roumaine. Réponse payée.

Les Roumains de Turtucaia.

III.

Nouvelles de Bulgarie (traduction).

„Les habitants roumains de Bulgarie mènent une vie dure, étant soumis à différentes taxes sans aucune règle. Et, lorsqu'ils viennent de ce côté-ci, ils réclament qu'ils ne peuvent plus endurer cette situation, pire que celle à laquelle ils étaient habitués par les Turcs.“

IV.

Juin 1879.

Ordre pour le colonel Costaforu d'aller saluer à Roustschouk Alexandre I, prince de Bulgarie.

V.

Rapport du colonel Costaforu (traduction).

A l'arrivée du Prince, le prince Dondoucov lui présenta d'abord le corps des officiers-généraux et supérieurs de l'armée russe. Puis les délégués des districts. Pendant que les délégués donnaient lecture de leurs discours au prince Alexandre, le prince

Dondoucov, m'apercevant, vint à moi et me demanda pourquoi je me trouve à cette place, et non au Palais, car le prince Alexandre désire me parler plus longuement au sujet de S. A. R. le Prince et la Princesse. Mais il a ajouté que cela ne fait rien et qu'il m'invite à dîner de la part du Prince. Après que le prince Alexandre eût terminé avec les délégués des districts, il vint droit à moi. Je l'ai félicité exactement dans les termes que vous m'avez communiqués dans votre dépêche. Le Prince me répondit qu'il est très reconnaissant à notre Prince Régnant et qu'il est attristé de savoir la Princesse malade. Il m'a dit de venir à 6 heures au Palais pour prendre part au dîner. J'ai présenté M. Alimănescu, en faisant savoir au Prince qu'il est chargé par le Gouvernement de féliciter S. A. sur sa bonne arrivée dans Ses États. A 6 heures je me suis rendu chez le Prince. Étaient présents aussi le cnèze Cantacuzène, membre de la Cour de Cassation, et Jacobson, le consul de Russie à Bucarest. Le Prince a pris des informations concernant le Prince et m'a témoigné de nouveau sa reconnaissance envers notre Prince. Au dîner, le Prince avait à sa droite le prince Dondoucov et à sa gauche le prince Cantacuzène; vis-à-vis du Prince était placé le gouverneur-général, ayant à sa droite Jacobson, le consul de Russie, et je me trouvais à sa gauche. Il n'y avait pas d'autres personnes au dîner que le colonel et le général russe. Pas un Bulgare de Roustschouk n'avait été invité. Le dîner a été absolument intime. Trois toasts ont été portés: le premier par le prince Dondoucov à la santé du prince Alexandre I, le second toast par le prince Alexandre pour la nation et l'armée bulgares et *le troisième par le même prince Alexandre à la santé de S. A. R. le Prince Régnant et S. A. la Princesse des Roumains*. Le dîner s'est prolongé jusqu'à 10 heures du soir, lorsque le Prince m'a donné congé. Il m'a dit qu'il dépêchera ce soir même à S. A. R. le Prince Régnant et que, *aussitôt qu'il pourra trouver du temps, il viendra à Bucarest témoigner en personne de la reconnaissance qu'il porte à S. A. le Prince Régnant*. Le Prince portait au dîner seulement l'Ordre de l'Étoile de Roumanie et l'Ordre Vladimir. À 11 heures du soir je revins à Giurgiu.

VI.

A. S. R. le prince de Roumanie.

En touchant le sol de ma nouvelle patrie, j'ai été heureux

d'apprendre que V. A. R. avez chargé le colonel Costaforu de me souhaiter la bienvenue en Votre nom. Je m'empresse d'assurer V. A. de ma plus vive reconnaissance pour cette marque de sympathie, dont je suis profondément touché, et vous prie de croire que je tiens essentiellement à coeur de travailler à la consolidation des bons rapports de voisinage entre nos deux pays. Je profite de cette occasion pour réitérer, Monseigneur, l'assurance des sentiments de profonde estime et de sincère amitié que je vous porte, et vous prie d'être l'interprète de mes plus respectueux hommages auprès de S. A. la princesse Élisabeth ¹.

Alexandre.

VII.

Constantinople, ce 26/7 juillet 1879.

Rapport de Démètre Brătiano.

Le bateau russe sur lequel le prince de Bulgarie a fait le trajet de Brindisi à Constantinople est arrivé dans l'après-midi d'avant-hier devant le palais de Dolma-Bachtsché. Immédiatement après, l'ambassadeur de Russie est monté à bord pour souhaiter à S. A. la bienvenue. Les ambassadeurs d'Autriche-Hongrie, d'Angleterre, de France et le ministre d'Italie ont complimenté le prince par leurs premiers-drogmans. L'ambassadeur d'Allemagne avait envoyé au-devant du prince le comte Radolin(ski), conseiller-d'ambassade.

Munir-Effendi, premier-drogman du Divan et introducteur des ambassadeurs, arriva aussi à bord pour souhaiter au prince la bienvenue et le conduire au Palais de Yldiz, où S. A., *en uniforme hessois*, fut reçu par le Sultan, en présence du Grand-Vizir, du ministre des Affaires Étrangères et des autres dignitaires du Sultan.

Cette audience ne dura que quelques minutes, et à la sortie le Grand-Vizir annonça au prince que son *firman d'investiture n'était pas encore prêt* : on le lui enverrait prochainement par un *fonctionnaire de la Porte*.

En cela la Porte a eu le dessus, malgré toutes les peines que les Russes s'étaient données pour que le *firman d'investiture* fût remis au prince à son passage ici, afin d'éviter les cérémonies d'usage à l'occasion de la rémission et de la lecture du *firman*,

¹ Publié aussi dans les Mémoires de Charles I.

qu'ils considèrent comme humiliantes pour la Bulgarie et son prince.

A ce qui précède je crois devoir ajouter que les Turcs ont su encore empêcher les manifestations que l'ambassadeur de Russie avait préparées à cette occasion. En effet, *plusieurs milliers de Bulgares avaient loué des bateaux pour aller au devant de leur prince, mais la police turque a si bien agi que toute cette foule a dû contenir ses élans patriotiques.*

Après la réception, Son Altesse est allée à l'ambassade de Russie à Bouyoukdéré, et, après y avoir dîné, a immédiatement repris le même bateau, qui doit l'avoir transportée à Varna.

VIII.

5/17 juillet 1879.

Ministère Affaires Étrangères.

On a appris ici que notre prince a paru froissé que prince Bulgarie n'est pas allé le voir. Je suis chargé de vous donner les plus formelles assurances qu'il n'y a rien là d'intentionnel et que, ayant dû aller dans sa Capitale recevoir gouvernement, il n'a pas pu se détourner de son itinéraire. *Il a reçu à Livadia pour instructions et règle de conduite entretenir les relations les plus amicales et intimes avec notre prince et Roumanie.* Veuillez communiquer ce télégramme à S. A. R. *Général Ghika.*

IX.

20 juillet 1879.

A Dimître Brătianu.

Envoyé princier Bulgarie a été reçu, comme vous savez, avec étiquette semi-officielle. Hier prince donné dîner son honneur, mais avec caractère plutôt de famille, car prince et ministres étaient sans grande tenue et assistaient aussi représentants de Russie et d'Allemagne comme représentant Cours alliées par parenté avec prince Alexandre. Si on le demande, expliquez: caractère dîner sans signification politique. Ajoutez que Alexandre est parent de notre prince.

X.

Sofia, 8/20 septembre 1879

Rapport de l'agent de Roumanie, A. Sturdza.

Les personnes accompagnant le prince officiellement sont: le co

Ionel Schipeleff (Sobolev), aide-de-camp de S. A. ; il jouit d'une grande influence: intègre; *officieusement* chargé de conseiller le prince dans les questions graves; très estimé par tous les partis; a été attaché à la personne du prince par l'Empereur comme une marque d'honneur; il est âgé de 40 ans. Le major baron de Corvin, aide-de-camp. Le capitaine Massaloff, aide-de-camp, ex-chevalier de la garde, commandant l'escorte du prince; entré au service de la Bulgarie pour deux ans; âgé de 28 ans. Le capitaine Polsikoff, aide-de-camp, même position que le précédent; âgé de 22 ans. Le lieutenant Agoura, aide-de camp. Le sous-lieutenant Uvalieff, aide-de-camp. Tous les deux officiers bulgares, âgés de 22 et 25 ans. Le baron de Riedesel, maréchal de la Cour, ancien camarade du prince; son oncle a été maréchal de la Cour à Wied; 27 ans. M. Stoïloff, le secrétaire du prince, jeune homme bulgare de 28 ans, ayant fait partie de la députation bulgare qui a porté la Couronne au prince à Livadia; conseiller du prince, très influent, honnête, intelligent, instruit, âgé de 25 ans. Les personnes accompagnant le prince officieusement sont: le baron d'Hogguer, secrétaire du prince, rédacteur pour la correspondance politique, ayant acquis la confiance du prince; très bien vu par les ministres et le corps diplomatique. M. Menges, secrétaire du prince; jouit de la pleine confiance du prince; il est administrateur de la liste civile, correspondant intime; âgé de 26 ans.

XI.

11/23 septembre 1879.

Ministère Affaires Étrangères.

Savfet m'a dit aujourd'hui que le prince de Bulgarie arrivera à Bucarest et qu'il est à espérer qu'à l'occasion de la réception, on ne perdra pas de vue droits suzerains de la Porte. *On est d'avis généralement ici que le prince Alexandre peut être fêté comme prince de sang, mais pas lui faire réception officielle, comme prince de Bulgarie, car, sans doute, il ne voudra pas être présenté par le ministre de Turquie.*

[D.] Brătianu.

XII.

Constantinople, 15/27 septembre 1878.

Rapport de Démètre Brătianu.

Ici on dit que *notre agent diplomatique n'a pas attendu bérat pour*

se rendre à Sophia et qu'il ira accompagner le prince de Bulgarie à Bucarest. La Porte en est fortement irritée. Elle considère cela très impolitique de notre part... Sturdza ne pourrait-il pas faire le malade?

Bratiano.

C'est donc cela que demandait la Turquie. Or le prince Alexandre fut reçu le 18 „avec tous les honneurs dus à un Souverain“. On lui offrit au Palais un „dîner de gala“, une revue de la garnison à Cotroceni; le prince Charles parla à une députation bulgare pour lui dire qu'„il est fier que l'armée roumaine ait versé son sang pour une cause si sacrée que celle de la délivrance des peuples opprimés; qu'il espère que les relations entre Bulgares et Roumains se consolideront de plus en plus; les noms de Plevna, Oréchovo, Smârdan sont inscrits dans l'histoire commune des deux peuples“. Le prince est reconduit jusqu'à Giurgiu; la ville est pavoisée. Dîner sur le bord du bateau „François-Joseph“ (Mémoires de Charles I).

Les rapports sur cette visite suivent:

XIII.

18/30 septembre 1879.

Dépêche circulaire.

Aujourd'hui midi prince Bulgarie arrivé avec suite militaire et sans aucun ministre. *Reçu par notre prince et ministres à la gare Cotroceni* avec tous les honneurs dûs à un prince de sang.

XIV.

Discours de A. Sturdza à l'occasion de sa première audience officielle à Sofia.

S. A. R. le prince de Roumanie ayant daigné me nommer son agent diplomatique et consul général en Bulgarie, je suis arrivé pour prendre possession de mon poste. J'ai l'honneur de présenter à V. A. la lettre que mon Auguste maître m'a chargé de Lui remettre, en m'ordonnant expressément d'exprimer aussi de vive voix à V. A. les assurances de *sa vive amitié*, ainsi que *les voeux chaleureux que S. A. R. forme pour la prospérité de votre règne et le bonheur de la Bulgarie.*

Son Altesse Royale le prince de Roumanie, ainsi que son gou-

vernement, sont également désireux *de fonder et d'entretenir les meilleurs rapports entre les deux pays voisins et cimenter ainsi une amitié durable, amitié, d'ailleurs, dont la Roumanie n'a cessé de donner des preuves non équivoques dans tous les temps et jusqu'au dernier jour glorieux sur le champ de bataille, en Bulgarie même.*

Quant à moi, Monseigneur, pénétré de l'importance des hauts devoirs qui m'incombent, je travaillerai avec un zèle infatigable et de tous mes moyens pour accomplir une tâche aussi noble que son but est élevé.

Je serais au comble de mes vœux, Monseigneur, si par mes constants et respectueux soins de lui plaire je parvenais à mériter la confiance et les bonnes grâces de V. A.

XV.

21 septembre (3 octobre 1879).

Télégramme de D. Brătianu au ministre des Affaires Étrangères, Boerescu.

En réponse au télégramme de V. E. relatif à la visite de S. A. le prince Alexandre de Bulgarie, j'ai l'honneur d'informer V. E. que je me suis efforcé aussitôt d'assurer la Sublime Porte sur les bonnes intentions du Gouvernement roumain, qui n'a pas voulu, à l'occasion de cette réception, porter atteinte le moins du monde aux prérogatives de la suzeraineté de la Sublime Porte à l'égard de la Bulgarie.

XVI.

Sofia, 10 septembre 1879.

Rapport de A. Sturdza (résumé).

Il a été bien reçu par le ministre des Affaires Étrangères, Bababanov. Le lendemain, audience du prince. De Riedesel vient le prendre avec une voiture de la Cour; il est reçu au bas des escaliers du Palais par Stoïlov et deux aides de-camp. Assistent dans la salle des réceptions le ministre des Affaires Étrangères, la Maison civile et militaire. Le prince, en uniforme de grande tenue, porte l'ordre de l'„Étoile de Roumanie“ et des médailles militaires de la guerre. Il s'informe sur la santé de Charles I, déclarant espérer revoir l'agent. Le dîner de gala est ajourné, „à cause que les fourneaux et les plafonds du palais venaient de s'é-

écrouler“. Au dîner, le prince porte un toast et accorde ensuite une audience d'une heure.

XVII.

On sait quel fut le sort que trouva en Bulgarie la disposition de servir son pays de ce noble prince Alexandre, qui, pendant l'automne de l'année même où il fut installé, dut dissoudre une Assemblée Nationale prête seulement aux querelles. Au mois de janvier 1880, le prince de Bulgarie parut à Bucarest pour communiquer à son ami les désillusions qu'il avait essayées, et il se rendit ensuite à Pétersbourg, où on devait décider sur sa situation. Au retour aussi il visita Bucarest, dont il partit „plein de soucis“, d'après les Mémoires de Charles I.

Profitant de certaines paroles banales prononcées par le prince de Roumanie, qui voyageait en Occident, dans la présence d'Élhem-Pacha, l'ambassadeur de Turquie à Vienne, concernant son désir d'avoir des relations plus étroites avec la Turquie, Alaeddin-Pacha, ministre des Affaires Extérieures, fit, au mois d'août 1880, au représentant de la Roumanie à Constantinople, Olănescu, les déclarations qui sont comprises dans le rapport daté du 4/16 de ce mois que nous donnons en traduction :

„Le ministre turc me déclara que le Gouvernement impérial verrait avec le plus grand contentement la conclusion d'un traité d'amitié entre les deux États et serait par conséquent disposé à entrer dans des relations de cette nature avec nous. Il a ajouté encore que, bien qu'il ne soit pas entré dans une discussion plus détaillée avec le Sultan, il pense toutefois (car S. M. a une grande propension pour une pareille décision) qu'il serait utile que le Gouvernement princier considérât mûrement cette proposition et formât son opinion, d'une manière détaillée et durable, alors que le Gouvernement ottoman prendra, de son côté, la décision destinée à le mener facilement à la conclusion d'un traité d'amitié, si utile aux deux États. Son Excellence s'est étendue à cette occasion largement sur le danger qui menace l'État turc et l'État roumain par les progrès et la consolidation de l'élément slave dans la Péninsule Balcanique et il s'est efforcé de me prouver que l'amitié que nous portent depuis longtemps les Ottomans reconnaissants pour les bienfaits que nous répandons sur leurs

coreligionnaires de la Dobrogea ne ferait que gagner une existence durable et inébranlable par un rapprochement pareil à l'avenir. Le ministre m'a manifesté même, pour vous les transmettre, ses regrets de ce que nos affaires en suspens à la Porte n'ont pu encore arriver à leur solution, ajoutant que ce retard ne vient nullement du mauvais vouloir ou de l'opiniâtreté, mais seulement des circonstances défavorables. Pour me convaincre même de sa sollicitude bonne et réelle, il a écrit en ma présence une note au Vizirat pour que les dernières formalités indispensables pour le passage de notre bateau à vapeur par les Détroits de l'Empire fussent traitées avec plus d'empressement.

De tout cela j'ai pu conclure que les Turcs ont des fortes appréhensions en ce qui concerne l'attitude des Bulgares et que, avant d'entreprendre quelque chose contre eux, surtout à ce moment où la Russie menace d'occuper à *elle seule* les Balcons, au cas où les promesses faites au Monténégro ne seraient pas remplies, ils désireraient avoir le plus grand nombre de chances de résister à leurs ennemis, sinon de vaincre... Si les Turcs, qui sont ordinairement si fiers, viennent faire de pareilles propositions, il est certain que nous avons beaucoup plus à gagner d'eux qu'eux-mêmes de nous. On dit qu'Alaeddin--Pacha sera élevé bientôt à la dignité de premier ministre."

Et, bien que, en septembre suivant, les Bulgares refusaient d'écarter les empêchements apportés à la navigation sur le Danube, les Roumains ne consentirent pas à s'entendre avec la Turquie contre un État chrétien à la fondation duquel ils avaient contribué par la protection de sa civilisation naissante, par la tolérance envers les conspirations tramées sur leur territoire, par les facilités accordées au passage des bandes révolutionnaires au-delà du Danube et enfin par leur sang généreusement versé en 1877.

N. Iorga.

Comptes-Rendus.

Pompeo Molmenti, *Sebastiano Veniero dopo la battaglia di Lepanto* (dans le „Nuovo Archivio Veneto“), juillet-septembre 1915.

Dans cette étude il y a une partie concernant les opérations militaires des Vénitiens après la bataille de Lépante. Venier aurait pensé à attaquer Platée („Petala“; p. 11). Il dut se retirer

cependant dans les eaux de Sainte-Maure, qu'il avait compté soumettre, et aussitôt la rivalité avec les Espagnols éclata, frustrant les chrétiens des fruits de leur victoire. On se saisit de Margariti, forteresse près de Parga, et de Sopoto (pp. 14-15). Venier déconseilla cette entreprise sur Castelnuovo, près de Cattaro, qui lui avait été recommandée par le gouvernement (p. 15 et suiv.). Une tentative sur Sainte-Maure échoua. La République donna un surveillant au vieillard, le nouveau providiteur-général de Dalmatie (p. 18). Il faut signaler aussi une attaque du côté de Delvino et la prise d'Étholiko, en Acarnanie, offert par les habitants (p. 21). L'expédition contre Castelnuovo finit de la manière la plus malheureuse (pp. 22-23. De son côté, don Juan d'Autriche ne put vaincre Ouloudsch-Ali à l'île de Sapienza (p. 28).

Un assez grand nombre de documents accompagne cette étude. A signaler surtout le projet présenté à don Juan par Marcan-tonio Colonna en 1572; il recommande d'attaquer Rhodes et Nègrepont, puis Coron, Modon et même Salonique, sinon les „Châteaux“ de Constantinople. Prenant Prévésa et Lépante, on porterait un grand coup à la flotte de l'ennemi.

N. Iorga.

* * *

Roberto Cessi, *Venezia e l'acquisto di Napoli ed Argo* (dans le „Nuovo Archivio Veneto“, juillet-septembre 1915).

Étude employant en grande partie des documents inédits sur l'occupation d'Argos et de Nauplie, possessions de Marie d'Enghien, par les Vénitiens, en 1388. C'est une contribution essentielle à la connaissance première des relations entre Venise et les Turcs.

Les inédits employés par l'auteur ne sont pas donnés en Appendice, ce qui aurait été désirable.

N. I.

* * *

Hennet de Goutel, *La crise de 1815 à la Légation de France à Constantinople* (dans la „Revue des études napoléoniennes“, II, 1).

M. Hennet de Goutel présente un chapitre de l'histoire de l'ambassade de France à Constantinople, le poste d'ambassadeur étant occupé provisoirement par Pierre-Jean-Marie Ruffin, natif de Salonique, premier-drogman de ses prédécesseurs et

même compagnon de voyage du baron de Tott et consul en Crimée à partir de 1767. Quelques détails intéressants: le Sultan Sélim eut par le moyen de Ruffin des relations secrètes, alors qu'il était seulement prince de sang, avec Louis XVI (p. 123).

Chargé d'affaires à soixante-treize ans, Ruffin accepta le nouveau règne de Napoléon et fit bon accueil à Jaubert, envoyé secret de l'Empereur, qui arriva le 9 juin à Constantinople. Mais la Porte fit „mettre à bas“, après deux jours, par le Tersana-Émini, chef de l'arsenal, le Toptschi-Bachi, grand maître de l'artillerie, et le voévode de Galata, sous les yeux du Grand-Vizir, mêlé à la foule, „le panonceau de Buonaparte“ (15 mai), défendant aussi la cocarde de l'Empire; le Sultan considérait Louis XVIII comme son allié. Ruffin cherche à se maintenir sous le roi, revenu sur son trône, mais les marchands français, „le corps délibérant de la nation française à Constantinople“ —, soutenus par les ambassadeurs des Puissances, lui opposent un autre „chef temporaire de l'ambassade“, le secrétaire-interprète Duval. Ruffin restait cependant à la Légation et il fut même, un moment, confirmé par Talleyrand. Mais, lorsque l'ambassadeur, M. de Rivière, arriva pour défiler à travers Constantinople, ayant devant lui „la musique de la „Galatée“ qui jouait *Vive Henri IV*“, il reconnut Duval et „fit mauvaise mine“ à Ruffin, bien que ce dernier „demandât pardon à Dieu, au Roi et à Son Excellence“.

M. Hennet de Goutel donne après son récit les documents mêmes, qui se trouvent dans sa possession, **N. Iorga.**

* * *

„*Democrația.*“ *Luă C. A. Rosetti* (Bucarest 1916).

Dans les documents concernant la grande personnalité politique de C. A. Rosetti, on trouvera (p. 262 et suiv., No. 9 et suiv.) des notes sur un voyage fait en 1850 dans la Péninsule Balcanique, — de Gallipoli à Belgrade et Choumla — par les porteparoles de l'émigration révolutionnaire roumaine, Rosetti lui-même. Démétre Brătianu et les frères Nicolas et Étienne Golescu. Il est question de l'escadron des Tziganes en Serbie, des sympathies exclusives pour la Russie qui régnaient à Belgrade, où Fonton „parlait au public, l'assurant que la Russie veillera toujours sur le pays“ et „était accueilli par des acclamations“ (p. 411), du mécontentement des Bulgares et des Grecs contre les

exactions des armées turques d'Asie et d'Europe en mars 1854. Les soldats déclaraient par enthousiasme renoncer volontiers à tout paiement, pourvu qu'ils puissent se venger contre l'ennemi héréditaire. Bonne description des bachibouzouks, inutiles sous le rapport militaire et dangereux pour la population chrétienne; ils massacrent tous les prisonniers, même les musiciens; ils tuent de sang-froid les habitants d'un village valaque (p. 43). Expulsion, au mois de juin 1854, de „20.000 familles grecques“ de Constantinople (pp. 63-96). Une lettre de Vidin, du 20 mai 1854, montre que 5.000 paysans de l'Olténie s'étaient retirés sur la rive droite, à la suite de l'occupation russe (p. 450); une grande partie s'en retourna à ses foyers (*ibid.*).

Étant au pouvoir en 1860, Rosetti favorable à une entente entre les peuples du Sud-Est européen sans tutelle aucune, reçut un émissaire d'Athènes, qui „proposait une alliance“, et on avait l'intention de répondre, par une autre mission secrète; mais le gouvernement se retira dans quelques jours (p. 380).

N. I.

* * *

G. W. Prothero, *German policy before the war*, Londres 1916.

Ce petit ouvrage, d'une composition parfaite et d'une remarquable limpidité, intéresse nos recherches en ce qu'il cherche à prouver que, si l'Allemagne a voulu la guerre actuelle, ce n'est pas seulement à cause des idées „militaristes“ qui ont été acceptées par les cercles dirigeants, mais encore, et surtout, à cause des conditions économiques qui la poussaient fatalement, par l'Autriche-Hongrie, son associée en sous-ordre plus influente qu'on ne le croit dans l'association vers l'Orient européen et, à travers la Péninsule des Balkans, vers ces régions de l'Asie, jusqu'à Bagdad lointaine, qui offraient un débouché tout nouveau. L'affaire du Maroc n'aurait servi qu'à masquer la vraie tendance qui se découvrit à la lumière tragique des derniers événements. Guillaume II aurait fait tout son possible pour affirmer cette nouvelle direction. „L'attaque contre la France et la Russie est seulement un pas-préliminaire, masquant le vrai but“, qui serait l'empire du monde par l'Orient.

Plus d'une fois on rencontrera des aperçus très justes sur les choses du Balcan.

N. I.

* * *

J. Andrieșescu, *Asupra epocii de bronz din România* (dans le „Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice“, VIII, 52).

M. Andrieșescu, auteur d'un excellent ouvrage sur la Dacie avant les Romains (voy. ce „Bulletin“, I, p. 13), s'occupe dans cette étude assez large du trésor de Sinaia (25 marteaux de bronze). Il continuera avec d'autres dépôts (tout récemment on a découvert 250 pièces du meilleur aloi à Drajna-de-jos, district de Prahova). Un résumé français assez étendu accompagne cette étude.

L.

* * *

G. Balș, *Bogdan-Serai* (dans la même publication, VIII, 33).

L'auteur, qui a décrit les églises du Mont Athos, de Serbie et de Mésembrie, dans ledit „Buletin“, reconnaît, d'après l'ouvrage récent de M. van Millingen (*Byzantine churches*, Londres 1912), le caractère byzantin de l'ancienne chapelle de l'Agence moldave à Constantinople, du Bogdan-Saraï. Il admet que cet édifice a été élevé sur les ruines de l'ancienne église de St. Jean Baptiste „in Petra“, refaite sous les Paléologues et ensuite, au XV^e siècle, par les princes moldaves, qui l'attachèrent à un bâtiment profane (détruit par le feu en 1784), destiné aussi à loger les membres de leur famille envoyés comme otages à Constantinople.

* * *

G. Mateescu, *Cercetări cu privire la Traci* (dans la même publication, *ibid.*).

L'auteur présente des émendations à quelques inscriptions du „Corpus Inscriptionum Latinarum“ contenant des noms thraces. Des Thraces romanisés (une Bessa), la famille d'un vétéran, dans le Norique, vers 180 de l'ère chrétienne (pp. 34-35). Des Besses à Ulmetum, dans la Dobrogea (pp. 39-40).

*

* * *

Ștefan Berechet, *Poesia epică populară ca izvor al vitejiei și naționalismului sîrbesc*, Bucarest 1916.

Ces quelques pages, „sans prétention scientifique“, contiennent cependant une information du meilleur aloi. Des notes de contenu historique précèdent l'analyse des poèmes épiques de la Serbie. La préférence de l'auteur, qui met le héros Marco Cra-

liévitsch au dessus d'Achille lui-même, ne sera pas partagée par beaucoup de lecteurs. S'il y a une différence morale en faveur du Serbe, ce n'est pas à „l'âme slave“ mais bien à l'esprit chrétien, d'amour et de charité, qu'il faut l'attribuer.

N. I.

J. Péretz, *Les codes slaves de Roumanie* (dans la „Revue de droit et d'économie politique“ de Jassy, I, 1).

Description du ms. slave miscellanée 285 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (ms. de droit canon byzantin du XVI^e siècle, copié d'après un autre datant de 1295 et rédigé en Serbie).

*

* * *

G. Plastara, *Annexion et nationalité, étude sur la loi d'organisation de la Nouvelle Dobroudja* (dans la même revue, I, 1).

Longue étude de droit, avec la récapitulation des lois concernant la Dobrogea Ancienne et Nouvelle.

*

* * *

G. D. Creangă, *Influence de la guerre mondiale sur la situation financière des États européens et spécialement de la Roumanie* (dans la même revue, I, 1)

Considérations précises, basées sur une riche statistique. L'auteur expose aussi ce système de monopoles qui figure dans le programme d'avenir immédiat des Jeunes dans le parti libéral roumain.

*

* * *

Carl Arnold, *Rumänien und der Weltkrieg*, Hamburg 1915.

Simple brochure de propagande actuelle. Certaines divulgations concernant les intentions du roi Charles I-er, d'après une communication de M. T. Maiorescu (p. 21).

*

* * *

Samuel Harden Church, président de l'Institut Carnegie, *Réponse au manifeste des professeurs allemands* [1916].

M. Harden Church, représentant d'une immense nation qui „sait chérir au sein de sa patrie l'humanité tout entière“ (p. 25), apprécie de la manière suivante, qui correspond parfaitement à nos propres conclusions, l'attitude de l'Autriche-Hongrie envers la Serbie:

„Tout le monde sait qu'en 1908 l'Autriche a mis la main sur les deux provinces de Bosnie et d'Herzégovine. De tels actes sont pour mettre en fureur, et je connais des hommes dont le cerveau cesse de fonctionner normalement devant le scandale de pareilles provocations. En mai 1914, l'archiduc François-Ferdinand vint vi-

siter ces provinces. Les habitants le tenaient pour un conquérant, un usurpateur, un envahisseur et un tyran. Il fut assassiné. L'acte est détestable. Tout homme juste le condamne, et l'abhorre. Je le condamne, le déteste et l'abhorre également; mais c'est le châtimeut qui menace tout cynique envahisseur d'une province conquise en de telles circonstances. Il y a toujours une tête chaude pour frapper un tyran, et le tyran est celui qui conquiert pour s'agrandir. Et c'est ce qu'était l'Archiduc pour ces pays annexés. Du coup l'Autriche s'avisait de tenir la Serbie pour responsable de ce meurtre et lui signifia un ultimatum, renfermant dix clauses, plus qu'énergiques, qui demandaient à la dignité de la Serbie plus qu'aucune nation n'avait jamais osé en exiger d'une autre. Pourtant la Serbie souscrivit à tout, sauf à une partie des articles 5 et 6. L'article 5 développait le thème impérial du pangermanisme, insidieusement insinué sans doute, mais indiqué pourtant à la Serbie comme un caractère défini du plan d'expansion austro-allemand. On y requiert la Serbie „d'accepter la collaboration, sur son territoire, de représentants du gouvernement austro-hongrois pour la suppression du mouvement subversif dirigé „contre l'intégrité territoriale de la Monarchie“.

Ce petit article est plein de sous entendus. La phraséologie en est si élastique que son acceptation par la Serbie aurait fourni à l'Autriche le moyen de justifier toute intervention ultérieure dans les affaires serbes, sous le prétexte de réprimer un mouvement subversif. L'Autriche avait déjà enlevé à la Serbie deux de ses joyaux les plus précieux, et elle tendait les filets pour lui en prendre encore davantage. Le livre blanc allemand en contient l'aveu sans vergogne. La guerre austro-serbe avait pour objet principal de revendiquer pour l'Autriche un contrôle sur toute politique où elle pourrait découvrir une intention hostile vis-à-vis des territoires lui appartenant déjà, ou susceptibles d'être annexés plus tard.

On ne peut rien imaginer qui eût été plus fatal pour la souveraineté de la Serbie que de consentir à céder à une injonction aussi brutale. Elle répondit cependant avec patience et dignité, acceptant „toute collaboration conciliable avec le droit international, la procédure criminelle et les relations de bon voisinage“.

Il faut bien se rappeler l'objet avoué des réclamations de l'Alle-

magne et de l'Autriche, si l'on veut éviter l'erreur de prendre l'agression autrichienne pour une simple expédition destinée à châtier l'assassinat du Prince Héritier. Quand on publia ces conditions comminatoires, la Russie, en tant que Grande Puissance européenne, jugea, naturellement, qu'elle avait un droit historique, et le revendiqua hautement, à discuter la question d'une mise en tutelle permanente de la souveraineté serbe. L'Allemagne savait pertinemment qu'insister sur une telle condition c'était rendre une guerre générale inévitable ; elle n'en cria pas moins ses exigences sur les toits, en mettant la Russie au défi d'intervenir.

L'article 6 contenait encore la demande, sans précédent, que des juristes autrichiens fussent admis à siéger dans le tribunal qui devait juger les assassins. Et, ici encore, la Serbie consentit à tout, en appelant l'attention sur le fait évident qu'une telle ingérence était contraire à la loi serbe. Elle avait, en outre, la candeur de proposer, si l'on n'était pas satisfait de ses réponses à telle ou telle partie de l'ultimatum, des conversations ultérieures sur la matière, ou bien d'en référer, soit au Tribunal de la Haye, soit aux grandes Puissances européennes. En somme elle a fait preuve dans cette transaction d'un désir de conciliation et d'un esprit pacifique que le monde civilisé essaie depuis longtemps d'imprimer aux relations étrangères de toutes les nations, elle qui venait de supporter deux guerres et dont les forces étaient épuisées. Mais l'Autriche, qui savait parfaitement qu'avec un peu de bonne foi, une conversation de trente minutes eût suffi pour arriver à un accord, était résolue à la guerre et soutenue dans sa résolution par l'Empereur et le parti militaire allemand, ainsi qu'ils ont eu la naïveté de le reconnaître dans leurs déclarations officielles.

Le Livre Blanc allemand est très franc à ce sujet, voici comme il s'exprime :

„Nous étions en mesure de garantir à notre alliée, avec l'assentiment le plus cordial à ses vues, notre approbation de toute démarche qu'elle jugerait nécessaire pour anéantir en Serbie les manœuvres dirigées contre l'existence de la Monarchie austro-hongroise.“

On ne peut pas dire mieux des choses plus vraies.

* * *

N. I.

Oswald Redlich, *Österreich-Ungarns Bestimmung*, Vienne 1915.

L'historien de l'Autriche dans la grande collection des „Europäische Staatengeschichten“, le continuateur de ce savant méticuleux et exact dans sa critique acérée qui fut Alphonse Huber, cherche à prouver, s'appuyant sur les succès passagers des troupes de l'Empereur et Roi, la nécessité de l'Autriche et sa vitalité en même temps. Ces quelques pages, venant de la part d'un spécialiste d'une initiation si intime dans son sujet, ne manquent pas, malgré la tendance qu'elles veulent servir, d'un intérêt particulier. M. Redlich rappelle (p. 7) qu'il fut question dès 1205 d'ériger l'Autriche en royaume, et il remarque que la masse définitive des territoires autrichiens ne fut formée que par l'annexion du Tyrol en 1363 et de Triest en 1382.

Malgré le point de vue qu'il s'est imposé, l'auteur doit bien admettre que l'Autriche-Hongrie ne pourra vivre, quelle que fût la force de cet appui allemand dont il faut attendre le développement, qui sera plein de surprises, que par „une large solution des questions nationales“ („diese Fragen grosszügig zu lösen“; p. 22). Mais pour cela il ne suffirait pas de considérer „un certain idéal de développement dans la vie de ces nations“ („gewisse Ideale geschichtlicher Entwicklungen der Völker“). Et le cri de ralliement pour l'avenir que fait entendre M. Redlich à la fin de son exposé historique: „liberté sur l'Adriatique pour *notre* Triest, liberté sur l'Adriatique pour *notre* solution dans les Balcons“ („Freiheit der Adria..., für unser Triest..., Freiheit der Adria für unsere Stellung auf dem Balkan“) correspond aussi peu à la véritable notion de la liberté, qui est unique parce qu'elle n'est pas conditionnée par les intérêts de chacun, qu'aux attentes de toutes ces nations, qui auront à leur tour leur parole lorsqu'elles déposeront le ceinturon de l'Empereur et n'auront plus la loi martiale au-dessus de leurs têtes.

N. Iorga.

* * *

Rumäniens wirtschaftliche Verhältnisse 1913, nach den Berichten der k. und k. österreichisch-ungarischer Konsularämter, hg. vom k. und k. österreichischen Handelsmuseum, Vienne 1915

Ce répertoire de notes exactes concernant les conditions économiques de la Roumanie avant et après son intervention dans les troubles des Balcons est précédé d'une introduction qui ana-

lyse avec impartialité les changements intervenus depuis la fin de l'année 1912 jusqu'en 1914. La distribution des matières est très pratique, et on pourrait difficilement trouver un guide plus riche et plus sûr. Ceux qui veulent s'expliquer les progrès de l'exportation austro hongroise et allemande sur le Bas Danube doivent se rappeler l'existence, depuis longtemps déjà, de ces excellents moyens d'orientation.

N. I.

* * *

St. Rudnycky, *Ukraine, Land und Volk*, Vienne 1915.

Ceux qui ont lu les ouvrages massifs de propagande que la science et surtout la cause de l'Ukraine doivent au labeur incessant de M. Hrouchevski, professeur à Lemberg, ne trouveront du nouveau que sous le rapport purement géographique dans ce travail d'„anthropo-géographie“ d'un autre professeur ruthène, champion tout aussi convaincu, et tout aussi bien soutenu par l'officialité autrichienne, de la même cause. Comme son prédécesseur, M. Rudnycky n'arrive pas à fermer complètement les yeux sur les côtés faibles, si nombreux, de sa thèse. Il dira ainsi tant l'évidence s'impose même au jugement le plus préoccupé, que „la conception géographique de l'Ukraine n'existe pas dans la géographie actuelle“ („Der geographische Begriff der Ukraine existiert in der heutigen Geographie gar nicht“; p. 3), que, pour le définir, il n'y a pas d'autre formule que celle-ci, passablement naïve: „l'Ukraine est le pays où habite le peuple ukrainien“ („Ukraine ist das Land wo die ukrainische Nation wohnt“; p. 4). Elle s'étendrait, du reste, entre les degrés de latitude 43 et 54 et les degrés 21 et 47 de longitude, „les Carpathes, le Jaila et le Caucase“—*sic*—en étant les limites; p. 41¹). On reconnaît que les Ukrainiens sont encore pour la plupart du public cultivé une découverte à faire: „Pourquoi donc les Ukrainiens, cette seconde en grandeur des nations slaves dans le monde entier, sont-ils si complètement inconnus?“ („Warum sind denn die Ukrainer, diese zweitgrößte slawische Nation der ganzen Welt, so gänzlich unbekannt?“; p. 165). Sous le rapport anthropologique, les Ukrainiens sont une race mélangée, et comme excuse l'auteur

¹ „Die Karpathen, die Jaila und der Kaukasus bezeichnen als unverrückbare Grenzmauern die Sudmark Ukrainas.“

rappelle que toutes les autres le sont aussi (p. 176), ce qui serait plutôt un argument pour quiconque croit que le rôle des nations est fini. La langue n'est pas unitaire („nicht einheitlich“), et, du reste, „une langue n'est pas un caractère absolument nécessaire“ pour une nation („Die Sprache ist kein absolut notwendiges Merkmal“; p. 189).

Et, cependant, pour le profit de cette cause, si piteusement présentée, on demande à la Russie 775.000 kilomètres carrés, reléguant cette „Moscovitie“ du côté du Volga, on dénie aux Normands le titre de gloire d'avoir créé cet État de Kiev, „aussi ancien que l'Empire romain de nation germanique“ (p. 165), et cela en prétextant que partout la domination normande a emprunté la vie politique d'un peuple conquis (en fut-il ainsi dans la Normandie française? (pp. 196-197); on veut arracher à la race roumaine les sources de la Suceava et de la Moldova, la rive gauche du Dniester et les bouches du Danube, en changeant les anciens noms roumains de ces régions, si facilement annexées, dans les formes euphoniques qui sont: Bilhorod (la Cetatea-Albă des Roumains), Orhyiw (Orheiu), Bilzi (Bălți), Radiwzi (Rădăuți), Tscherniwzi (Cernăuți), Wykiw (Vicov), Moldawyzja (Moldovița)..

Le géographe lira cependant avec profit cet ouvrage.

N. Iorga.

* * *

Casian R. Munteanu, *Atacul, înseamnă din războiul ale unui soldat român din armata austro-ungară*, Bucarest 1915.

Terrible acte d'accusation circonstancié contre les chefs étrangers des soldats roumains employés contre des „Russes“ qui étaient leurs propres frères de Bassarabie. On emploie des balles explosives (la reproduction phototypique à la page 11); on enivre les soldats avant de les mener à l'attaque et on les fusille s'ils ne gardent pas le silence, on les fusille s'ils se retirent, on les fusille, si, blessés, ils se traînent, pour avoir un meilleur traitement, vers l'ennemi; on les soufflette à chaque moment, on les menace de la cravache s'ils veulent enterrer leurs morts, on les expose devant la tranchée s'ils versent une larme à l'enterrement d'un frère. On ne leur permet pas même de mettre un écriteau en roumain, avec la mention de leur qualité nationale, sur la tombe où reposent leurs camarades.

N. I.

* * *

Copacius [Arbore], *Importanța strategică a Dobrogii* (dans le recueil de Const. Moisil, „Arhiva Dobrogei“, I).

Notes de stratégie, dues à un officier roumain, sur la Dobrogea. A la fin, des considérations sur la valeur de la frontière tracée en 1913.

* * *

Tulceanu [Const. Moisil], *O audiență la Pașa din Babadag în 1706* (dans le recueil de Const. Moisil, I).

Traduction roumaine, ci et là annotée, du texte de ce voyage à Babadag, par les émigrés hongrois M. Bay et G. Papai, publié dans le revue „Századok“, année 1873. Il fallait identifier certains noms qui dans la forme magyare sont irrécognissables pour le lecteur sans préparation spéciale. Le „tiha“ du Pacha (p. 91) est le „kéhăia“, lieutenant, vicaire. „Capoutschilar“ (*ibid.*) est une forme de pluriel; le singulier est „capoudschi“, portier. Suivent les pages concernant la Dobrogea du voyageur français, bien connu, La Motraye, qui traversa le pays en 1711 et en 1714 (p. 96: „Babasou“, et non „Babason“): ce sont les notes d'un antiquaire, qui s'intéresse presque exclusivement à ses monnaies. Le voyage de Kleemann, un Allemand chargé d'une mission de commerce en 1768-1776, n'est pas de beaucoup plus important („Cavcian“, p. 102, est la ville de Căușani en Besarabie).

* * *

Const. Moisil, *Numismatica Dobrogei* (dans la même publication, I).

M. C. Moisil est le secrétaire de la Société numismatique de Bucarest. Il connaît parfaitement son sujet. On trouvera d'abord quelques pages sur ceux qui se sont occupés jusqu'ici des monnaies de la Dobrogea (très riche bibliographie critique). Il passe ensuite à la statistique des trésors monétaires qui y ont été trouvés. Un troisième chapitre décrit les monnaies qui ont été frappées par les anciennes villes grecques, florissantes jusque dans le moyen âge, de la Scythie Mineure. Des reproductions très bien faites accompagnent cette étude de la plus haute importance et qui mérite sans doute d'être traduite dans une des langues d'usage général.

N. I.

* * *

Tudor Pamfile, *Mitologia Românească*, I, *Dușmani și prieteni ai*

omului („Ennemis et amis de l'homme“); II, Comorile („les Trésors“), édition de l'Académie Roumaine, 1916.

Comme dans tous les travaux de l'auteur, l'information est très riche, représentant un long labour de recherches.

Dans le premier volume il traite, dans une division qui lui est personnelle, des fées qui président l'avenir (*ursitoare*, dans le dialecte des Roumains du Sud: *mire*), des anges (avec des illustrations tirées d'anciens manuscrits), de la Fortune (*norocul*), du „Serpent de la maison“ , ancienne superstition ophique, en relation avec le *genius loci*—, des „bonnes déesses“ (*zinele bune*), du diabolotin“ (*spiriduș*, superstition venue de Transylvanie sous l'influence magyare; le mot est *spiritus* prononcé à la manière hongroise), de la „bonne et la mauvaise destinée“ (*piaza bună et piaza rea*), de la *joimarița*, qui persécute et atteint les femmes négligentes (le nom paraît venir du „Grand Jeudi“, *Joia Mare*), de la déesse qui punit celles qui travaillent le mardi soir, de la Sainte Vendredi, de la déesse qui sévit contre les femmes qui ont travaillé le jour de St. Ignace. Une troisième section comprend l'étude des vampires (*strigoï*; cf. le latin *striga*; *moroi* ou vampires enfants), des loups-garous (*vircolici*), des *crasnics* ou *crâsnics*, „enfants du diable avec une femme“; elle caractérise la *Mama Pădurii*, „mère“ ou esprit de la forêt (aussi *Vidma* et *Vâlva pădurii*, *Pădureana*, *Păduroaica*), son correspondant masculin (pas son mari), le „Vieillard de la forêt“ (*Moșul Codrului*, *Păduroiul*, *Mareș-Tată*, le „Grand-Père“), et leurs sujets, les *brehne*, les trois chefs de la nuit: le Soir (*Amurgilă*, *Murgilă*), Minuit et l'Aurore (*Zorilă*), la *Samca*, persécutrice des femmes en couches, les dragons ailés (*zmei zburători*), qui peuvent se transformer dans un violent courant d'air ou une gerbe de feu, les simples revenants (*stafii*), les divinités mystérieuses et redoutables qu'on appelle *ele*, *iele* („elles“), les „impitoyables“, les „filles de Judas“, les *samoviles* (l'ancien nom slave), les „filles d'Hérode“ (*irodițe*), les „tempêtes“ (*vînturițe*, *vîntoase*), les *drăgaice*, et, par euphémisme, les „miséricordieuses“, les „miraculeuses“, les „princesses“, „bonnes“, „puissantes“, „belles“, etc.

Suivent des notices sur „l'heure fatale“ (*ceasul cel rău*), sur l'esprit qui fait pleurer les enfants, sur ceux qu'on invoque pour les effrayer, sur les esprits du tabac (!). Une quatrième série s'occupe des êtres surnaturels qui habitent les eaux, entre autres

les „fils de Judas“, les sirènes, etc. Une cinquième, des esprits qui amènent les maladies et provoquent le trépas, et sur la Mort elle-même.

Ci et là l'auteur trouve des termes de comparaison dans les superstitions balcaniques et slaves. Un bon index finit l'ouvrage.

De proportions plus restreintes, le second ouvrage procède du premier, car M. Pamfile, ayant à traiter de l'esprit qui garde les trésors cachés, a cru devoir présenter ensemble tous les matériaux de folk-lore qui se rapportent à ces trésors eux-mêmes, Un index séparé pour ces 67 pages.

N. Iorga.

* * *

V. Păcală, *Monografia satului Rășinari*, Sibiiu 1915.

C'est l'étude la plus étendue qui ait été consacrée à une localité roumaine de Transylvanie. L'illustration, très riche et bien exécutée (avec des planches en couleurs), peut servir à des comparaisons utiles avec la vie rurale dans tout le Sud-Est européen. On pourra employer pour le folk-lore danubien et balcanique les pages, nombreuses, qui présentent sous tous ses rapports la psychologie populaire.

N. I.

CHRONIQUE.

Le compte-rendu de M. S. Süsheim, dans l'„Historisches Jahrbuch“, 1915, de l'ouvrage de Hasenclever, *Die Orientalische Frage in den Jahren 1838-41*, a une importance particulière par la bibliographie orientale concernant cette question qu'il signale et analyse largement.

* * *

Des notes sur les poètes du renouveau grec vers le commencement du XIX-e siècle, Rhigas, Vêlaras et Athanase Christophoulos, par M. Sp. Lampros, dans sa revue, *Νέος Ἑλληνομνημίων*, XIII, 1, p. 68 et suiv.

* * *

Dans une brochure de 112 pages, intitulée, *Serbia la 1871-2, două memorii ale lui Teodor Văcărescu, agent al României la Belgrad* (Bu-

carest 1916), M. N. Iorga publie deux longs rapports annuels rédigés pour le Ministère des Affaires Étrangères de Roumanie par l'agent de ce pays à Belgrade, Théodore Văcărescu.

L'auteur a joué un rôle dans la vie politique de sa patrie jusque dans les derniers temps (il y a deux ans à peine qu'il est mort); officier du roi Charles, il fut attaché pendant quelque temps comme „maréchal du Palais“ à la personne du Souverain. Esprit cultivé et doué d'un talent assez remarquable, il a écrit une histoire de la guerre contre les Turcs et a laissé des mémoires curieux, dont on a donné une analyse critique dans ce même „Bulletin“, II.

Văcărescu s'occupe de la vie serbe sous tous les rapports pendant les dernières années avant la majorité du prince Milan. Il fait le portrait, qui paraît très réussi, des membres de la Régence, qu'il a connus et bien connus (à signaler les déclarations faites par le premier-régent Blaznavatz sur les vrais buts de sa politique et sur le sens réel des relations que la Régence avait établies; pp. 15-16). L'action de l'„Omladina“ sur l'opinion publique serbe, ses attaches avec les cercles gouvernants sont notées avec précision. On trouvera quelques lignes d'observation fine et juste sur les principaux personnages qui pendant ces années de recueillement pacifique furent mêlées à la politique active en Serbie. Quant au prince lui-même, Roumain par sa mère, Marie Catargi, fille du boïar moldave Costin Catargi (Văcărescu signale le voyage en Serbie de la grand-mère de Milan et la grande autorité qu'elle sut bientôt s'y gagner), né à Bucarest et élevé à la campagne, à Mărășești (district de Tecuciu), où il parlait le roumain comme sa langue maternelle, l'agent de Roumanie n'a pas eu l'occasion de fréquenter cette pauvre Cour de réserve, de suspicion et d'appréhensions, qui, si elle n'arriva pas à éteindre une grande intelligence et à émousser une énergie peu commune, empêcha cependant ce jeune homme si bien doué de trouver le droit chemin des vertus privées et de la loyauté politique. Văcărescu est saisi de pitié au spectacle de cette jeunesse sans air et sans horizon.

Mais on trouvera aussi des pages instructives sur les rapports avec l'Autriche-Hongrie, la Russie et la Turquie suzeraine, sur le personnel diplomatique accrédité à Belgrade, sur les courants qui agitaient le monde politique serbe et enfin sur la grande question des chemins de fer.

H. L.